

Ma Revue (sans date, n° 59): suite de « La rencontre de Verlaine et de Rimbaud », par M. le Cl^g Godchot.

L'Homme nouveau (1^{er} septembre): Création du parti travailliste français: MM. Drieu La Rochelle, Hervé Laroche, Raoul de Lagusie, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Lucienne Bréval. — *Æneas*, ballet avec chœurs, livret de M. J. Weterings; musique de M. Albert Roussel. — Le Festival de Vichy.

Bien que l'hommage doive être beaucoup trop tardif, il serait inconvenant de ne rien dire, en cette chronique, de la mort de **Lucienne Bréval**. Il ne s'agit point, au surplus, de retracer en détail la splendide carrière de la grande cantatrice que nous avons perdue, — tous les journaux l'ont contée, — mais d'évoquer les souvenirs, si vivants, qu'elle laisse à toute la génération qui, de 1890 à 1914, apprit par elle à mieux comprendre la beauté. Elle réunissait les dons les plus rares: le visage était admirable, illuminé par des yeux splendides; la taille, les attitudes, l'aisance des gestes, cette grandeur simple qui laisse leur humanité aux personnages tragiques, aux déesses comme aux héroïnes, ajoutaient leurs séductions à l'irrésistible magie d'une des voix les plus belles, les plus émouvantes qui aient jamais chanté. Lucienne Bréval, musicienne accomplie (elle avait obtenu un premier prix de piano à Genève, avant d'entrer au Conservatoire de Paris, dans la classe d'Obin), fut surtout, et bien plus qu'une cantatrice, une tragédienne lyrique. Le chant semblait, chez elle, quelque chose de spontané, de naturel, et bien qu'elle excellât en tout ce qui touchait à son art, un moyen, non une fin. Elle a marqué tous les rôles qu'elle a créés, tous ceux même qu'elle a tenus, de sa forte personnalité; mais pour nous, elle reste Brunhilde, et jamais nous n'oublierons l'apparition de Lucienne Bréval, casque en tête et lance au poing, la phrase qui, dite par elle, exprimait le fond de la douleur: « Ma lance est trop lourde aujourd'hui... » Cette scène de l'« annonce de la mort », quelle grandeur n'atteignait-elle pas, chantée, jouée, par Lucienne Bréval? Les médiocres vers de la traduction de Victor Wilder, passant par sa bouche, emportés sur l'aile de son chant, empruntaient à son art la

grandeur même de la pensée wagnérienne. Lucienne Bréval et celui qui fut aussi admirable qu'elle-même, Delmas, Wotan digne de cette Brunhilde, Hans Sachs et Gurnemans inoubliables, ont été, avec Padeloup, puis Lamoureux et Camille Chevillard (ceux-ci au concert), les véritables introducteurs du wagnérisme en France. Car jusqu'au moment où une Bréval et un Delmas ont animé sur une scène française les créations du génie wagnérien, celles-ci n'ont été connues et comprises, ici, que d'un tout petit nombre d'initiés. Le théâtre, pour lequel, il ne faut pas l'oublier, ces ouvrages ont été écrits, les pare d'une séduction que l'austérité d'une salle de concert ne leur donne point. Et sans doute même a-t-on pu dire justement qu'il est très regrettable que les œuvres de Wagner soient entrées si tardivement au répertoire de l'Opéra, car sans cette longue attente et l'attrait du fruit défendu, leur entrée eût été moins triomphale et leur prestige moins redoutable (1). Mais il est certain que la qualité d'interprètes comme Lucienne Bréval et comme Delmas courrait pour une très large mesure au succès des ouvrages présentés pour la première fois aux Parisiens sous leur forme originale, et non plus seulement réduits en « morceaux » de concert.

D'ailleurs, ce que fit Lucienne Bréval pour Wagner, elle le fit et tout aussi largement, et tout aussi généreusement, pour la musique française. Elle avait débuté à l'Opéra le 20 janvier 1892 dans *l'Africaine*; elle créa *l'Etranger*, *le Fils de l'Etoile*, fut une incomparable *Salammbô*, et puis, à la veille de la guerre, incarna la *Pénélope* de Fauré au théâtre des Champs-Élysées. C'est elle qui, pour la première fois, avait interprété les *Chansons de Bilitis*, et, comme le rapportait Georges Pioch dans son bel et émouvant atricle de *l'Œuvre*, Debussy avait écrit cette dédicace sur la partition de *Pelléas*, adressée en remerciement: « A Lucienne Bréval, dont la voix a passé sur la mer... »

Cette voix s'est tue le 15 août dernier, et ses derniers accents n'ont pu être que l'expression d'une horrible souffrance. Nous savions Lucienne Bréval atteinte d'un mal inexo-

(1) Louis Laloy: *Cinquante ans de Musique française*, l'Opéra (I., p. 84).

(2) 18 août 1935.

nable, et cependant l'annonce de sa mort, si elle ne fut point une surprise, nous émut aussi douloureusement que l'eût fait une nouvelle inattendue. Elle emporte plus que des regrets: il semble que disparaisse avec elle un peu de cette beauté dont elle avait paré chacun de ses rôles, si bien marqués de sa personnalité et qu'Elsa, que Brunhilde et Kundry désormais demeureront pour nous toujours endeuillées.

§

L'Exposition Universelle de Bruxelles a servi de prétexte à d'importantes manifestations musicales. On a donné *The Fairy Queen*, de Purcell, un opéra-ballet dont le scénario est une altération anonyme du *Midsummer-night's Dream* shakespearien. On a monté quelques ouvrages nouveaux, un opéra d'un jeune musicien belge, M. Van Durme, et qui a pour titre *Remous*; et puis on a demandé à M. Albert Roussel d'écrire, sur un livret de M. J. Weterings, un ballet avec chœurs, **Aeneas**.

Nous aurons certainement l'occasion de parler plus au long de cette œuvre nouvelle lorsqu'elle sera donnée à Paris, mais il convient, dès maintenant, d'enregistrer son heureuse naissance: la presse belge en dit merveille et les Français qui ont assisté aux représentations du Palais des Beaux-Arts en sont revenus enthousiastes: ce ballet dont le sujet est emprunté à *l'Enéide*, convenait parfaitement au tempérament de M. Albert Roussel, qui déjà, dans *Bacchus et Ariane*, avait montré quel parti un esprit comme le sien pouvait tirer des mythes antiques. *Aeneas* est une glorification du génie latin: le héros s'entend révéler par la sibylle de Cumès les épreuves qu'il doit subir avant de fonder un nouvel empire destiné à conquérir le monde. Mais la victoire la plus difficile, c'est sur lui-même qu'il devra la remporter; des souvenirs l'assaillent et des tentations l'entourent. Seul, il accomplira sa mission.

L'exécution donnée au Palais des Beaux-Arts a été d'un exceptionnel éclat. L'orchestre de la Société Philharmonique, les chœurs, recrutés spécialement, ont montré, sous la baguette de M. Scherchen, une ardeur et un enthousiasme dont il faut louer chacun des exécutants et surtout le remarquable chef qui les conduisait. La troupe chorégraphique de la Monnaie, sous la direction du maître de ballet M. Katchou-

rowsky, assurait l'interprétation de l'ouvrage. Les danses réglées de la manière la plus variée et la plus harmonieuse, ont valu à la première danseuse, Mlle Maria Tchernowa, qui personnifiait Didon, un succès éclatant.

On assure que La Monnaie montera *Aeneas* cet hiver. Quand verrons-nous à Paris ce nouveau ballet? Une reprise de *Bacchus et Ariane* serait fort opportune. Deux suites ont été tirées de sa partition; j'ai rapporté leur succès au concert, où elles semblent destinées à connaître la fortune extraordinaire et méritée du *Festin de l'Araignée*. Pourtant la place des ballets est au théâtre, et nous souhaiterions qu'on nous rendît l'ouvrage de MM. Abel Hermant et Albert Roussel, mais avec une mise en scène et une chorégraphie qui n'en altèrent plus le caractère, comme ce fut malheureusement le cas lors de la création.

§

Il convient de noter aussi l'importance des manifestations musicales dont Vichy, cette année, est le théâtre. Des fêtes seront données en septembre pour la réunion dans cette ville du Conseil permanent pour la coopération internationale des Compositeurs, qui a pour présidents MM. Richard Strauss et Albert Roussel. Je me propose d'en rendre compte ici, car elles seront l'occasion de reprises d'ouvrages de Richard Strauss, Gabriel Fauré, Paul Dukas, Debussy, Saint-Saëns, Emmanuel Chabrier, Manuel de Falla, Alfred Bachelet, Gabriel Pierné, Maurice Ravel, Jacques Ibert, etc..

Mais auparavant, un cycle wagnérien, dirigé par M. Karl Elmendorff, chef d'orchestre de Bayreuth et qui groupait des artistes admirables comme Mlles Marjorie Lawrence et Marisa Ferrer, M. de Trévi, a remporté un succès magnifique.

Des représentations italiennes, dirigées par M. Franco Capuana, ont permis d'entendre, outre *Norma* de Bellini, un ouvrage de Verdi, assez mal connu en France, *la Forza del Destino*, et qui est digne d'être rangé parmi les chefs-d'œuvre du maître. Mmes Gina Cigna, Maru Falliani, MM. Battaglia, Formichi, Baronti et Melchiorre Luise, lui assuraient l'éclat d'une interprétation hors de pair. Mme Gina Cigna a été l'objet d'ovations sans fin — et parfaitement méritées.